



HAL
open science

Chapitre 5. Harold A. Innis

Gaëtan Tremblay, Didier Paquelin

► **To cite this version:**

Gaëtan Tremblay, Didier Paquelin. Chapitre 5. Harold A. Innis: Un doyen contre les dérives de l'industrialisation. Pierre Moeglin. Industrialiser l'éducation: Anthologie commentée (1913-2012), Presses Universitaires de Vincennes (PUV), pp.125-135, 2016, Collection "Médias", 978-2-84292-547-5. hal-01391791

HAL Id: hal-01391791

<https://hal.science/hal-01391791>

Submitted on 3 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le temps des pionniers n'est pas encore tout à fait achevé que, déjà, commence celui des débats et critiques. Le mouvement en faveur de l'industrialisation éducative ne connaît pas seulement, en effet, les importantes variations que viennent d'illustrer les divergences entre J. F. Bobbitt et J. Wilbois*, ainsi qu'entre B. F. Skinner* et Lê Thành Khôi*. Il se heurte aussi, dans la sphère des idées, à de fortes oppositions. Oppositions d'autant plus virulentes qu'elles prennent pour arguments les obstacles qui, dans la réalité, ne manquent pas de surgir ou les anticipent. Les experts qui les expriment n'ont pas les mêmes motifs, selon qu'ils sont chercheurs, décideurs, consultants, praticiens ou simples observateurs. Toutefois, H. A. Innis (1894-1952) est d'autant mieux placé pour s'en faire le porte-parole qu'il appartient peu ou prou à toutes ces catégories à la fois.*

Chapitre 5

Harold A. Innis Un doyen contre les dérives de l'industrialisation

Gaëtan Tremblay

Didier Paquelin

Économiste et historien canadien, H. A. Innis est en effet connu, hors des sphères de la recherche en éducation et en communication, pour sa contribution à la théorie du rôle structurant de l'exploitation et de l'exportation des matières premières sur l'économie des colonies (« *staples theory* »). Mais il l'est aussi pour son rôle de pionnier dans le développement des études en communication au Canada et pour les fonctions de doyen qu'il exerce à l'université de Toronto.

Après ses études de premier cycle, il s'enrôle dans l'artillerie et prend part à la Première Guerre mondiale ; il y est sévèrement blessé à la hanche en juillet 1917 ; sa convalescence dure sept longues années¹ et il reste à jamais marqué par l'horreur de la guerre des tranchées. Après avoir obtenu un *Master of Arts* à la McMaster University, institution baptiste de Toronto, il poursuit ses études doctorales à la University of Chicago, où se fait encore sentir l'influence des travaux de G. H. Mead, R. E. Park et T. Veblen. Il y soutient en 1920 une thèse sur l'histoire de la compagnie de chemins de fer *Canadian Pacific Railway*, dans laquelle il démontre, chiffres à l'appui, l'importance de ce réseau sur l'organisation de la vie économique et politique du pays.

Professeur et chercheur au département d'économie politique de la University of Toronto, il mène une série d'études historiques dont rendront compte plusieurs de ses ouvrages sur le rôle clé de l'exploitation des matières premières dans la structuration de l'économie canadienne, depuis la traite des fourrures jusqu'à la culture des céréales en passant par les pêcheries, l'exploitation forestière et l'exploitation minière. Il y montre l'étroite imbrication des facteurs géographiques, technologiques et économiques dans l'organisation d'une société dépendant des besoins des pays industrialisés et des *desiderata* de la Métropole. Il y découvre également et y met en évidence le rôle essentiel des systèmes de transport nationaux et internationaux, ce qui le conduit progressivement à s'intéresser à la question des réseaux de communication.

¹ Watson 2006.

C'est au cours des années 1940 que, selon P. Heyer¹, son intérêt se serait peu à peu déplacé des circuits de production et de distribution du bois et de la pâte à papier vers les secteurs en aval, de l'édition, du journalisme et de la publicité. C'est-à-dire vers les communications, auxquelles il attribue un rôle majeur dans l'essor, la durée et le déclin des empires. Pour l'auteur de *The Bias of Communication* et de *Empire and Communication*, chaque média présente en effet un « biais » spatial ou temporel. Autrement dit les caractéristiques du support favorisent soit le contrôle territorial par un empire, soit son maintien dans la durée à travers les âges. Les médias à biais spatial sont habituellement monopolisés par les classes ou castes militaires et politiques ainsi que par leurs fonctionnaires ; les médias à biais temporel sont davantage contrôlés par les prêtres et les « littéraires ». Les empires qui se stabilisent et perdurent sont ceux qui réussissent à établir un équilibre entre un média à biais spatial et un média à biais temporel. Selon H. Innis, l'âge d'or est atteint en Grèce au V^e siècle avant Jésus-Christ, le siècle de Périclès, au cours duquel se réalise à un degré rarement égalé par la suite la synthèse entre une tradition orale ancienne et une tradition écrite émergente. Les sociétés modernes, d'après lui, sont en revanche caractérisées par un déséquilibre inquiétant en faveur des médias à dominante spatiale (presse à grand tirage, radio, télévision naissante).

Il emprunte à la science économique les autres concepts fondamentaux qui guident son analyse du rôle des médias dans l'histoire, en particulier les concepts de conditions de production et de monopole. Les lieux et les techniques de production d'un média (papyrus, tablette d'argile, parchemin, *etc.*) conditionnent selon lui la place que ce média occupe dans une civilisation. Quand les sources d'approvisionnement se font difficiles d'accès, comme ce fut le cas pour le papyrus après les conquêtes arabes, d'autres supports plus largement disponibles prennent la relève, comme le parchemin. La prééminence d'un média s'accompagne nécessairement de la domination d'une classe ou d'une caste qui exerce le monopole du savoir sur son utilisation. Ce fut le cas des scribes dans l'Égypte ancienne et des moines dans la chrétienté du Moyen-Âge. L'émergence de nouveaux médias en périphérie de l'empire signale par ailleurs la constitution de nouveaux pouvoirs, c'est-à-dire de nouveaux monopoles du savoir.

Si H. Innis se tient toujours à l'écart des prises de position partisans en politique, il s'investit toutefois beaucoup dans les débats et combats de son temps pour la défense et la promotion de l'enseignement et de la recherche en sciences humaines et sociales ; ses avis reposent sur l'analyse qu'il fait de l'histoire et du rôle des communications dans l'émergence, la reproduction et le déclin des sociétés. L'extrait que nous avons choisi pour illustrer sa pensée et aider à faire comprendre

¹ Heyer 2003.

son point de vue par rapport aux questions d'industrialisation éducative est tiré d'un texte intitulé « *A Plea for Time* » (« Plaidoyer pour le temps¹ »), prononcé initialement à l'Université du Nouveau-Brunswick le 30 mars 1950 et publié dans *The Bias of Communication* en 1951.

Innis, Harold A. (1950). « A Plea for Time ». In *The bias of Communication*. Toronto. University of Toronto Press, <http://www.gutenberg.ca/ebooks/innis-plea/innis-plea-00-h.html>

« J'ai suggéré précédemment que les caractéristiques d'un médium de communication tendent à créer dans une civilisation les conditions favorables à une survalorisation du concept de temps ou de celui d'espace² et qu'au cours de l'histoire, équilibre et stabilité ne sont atteints qu'en de rares occasions, lorsque l'impact d'un médium est contrebalancé par l'influence d'un autre. Dans la civilisation sumérienne, à Babylone, la dépendance par rapport à l'argile étant compensée par la dépendance par rapport à la pierre, s'ensuivit une longue période de relative stabilité durant le règne des Kassites. En contrecarrant l'impact du médium écrit, la force de la tradition orale a autorisé en Grèce une brève période d'activité culturelle jamais égalée depuis lors. La dépendance par rapport au rouleau de papyrus et l'utilisation de l'alphabet dans la bureaucratie de l'Empire romain trouvaient leur pendant dans la dépendance par rapport au codex en parchemin dans l'Église, et cet équilibre dura jusqu'à la chute de l'Empire byzantin en 1453. "L'Église et l'armée établissent et maintiennent l'ordre par le pouvoir de la discipline et par leur structure hiérarchique" (Metternich). Par ailleurs, en Occident l'influence du codex en parchemin fut rendue évidente par la domination absolue de l'Église, dont le monopole suscita la concurrence d'un nouveau médium : le papier. Après l'avènement du papier et de l'imprimerie, le monopole religieux a été supplanté par les monopoles des langues vernaculaires des États modernes. À un monopole du temps a succédé un monopole de l'espace.

[...]

Une prise en compte équilibrée de l'espace – ou de l'étendue territoriale – et de la durée – ou du temps – semble dépendre d'un accord au terme duquel l'église est subordonnée à l'État et s'assure que la mobilisation par la religion ou par l'État des ressources intellectuelles de la civilisation concernée sera à la disposition des deux et que ces ressources seront utilisées en prévision d'un futur dépendant d'un gouvernement sur un territoire défini. Si la stratification sociale est trop rigide et la mobilité sociale refusée aux individus dynamiques, comme c'est le cas dans les ploutocraties, la structure du pouvoir est menacée de révolte.

Le manque d'intérêt pour les problèmes de durée dans la civilisation occidentale fait penser que perdre la prédominance du papier et de l'imprimerie dans une problématique spatiale. L'État, intéressé par l'expansion territoriale et par l'homogénéisation culturelle de sa population, a perdu contact avec les problématiques du temps et s'est investi dans des guerres pour atteindre des objectifs à court terme. L'imprimerie a mis l'accent sur les langues vernaculaires et favorisé la division entre les États sur des bases linguistiques au détriment des préoccupations temporelles. Les effets de cette division ont été rendus manifestes par le développement du livre, de la brochure et du journal et par la croissance du régionalisme à travers l'établissement de nouveaux monopoles. La révolte des colonies américaines, la division entre le Nord et le Sud et l'expansion vers l'Ouest des États-Unis ont résulté, dans une grande mesure, des progrès de l'industrialisation de la presse. Dans l'Empire britannique, la propagation de l'autonomie et de l'indépendance dans les États membres du Commonwealth peut être attribuée dans une certaine mesure au même développement. En Europe, les divisions linguistiques ont été accentuées par des taux de croissance variables de l'édition industrialisée. Le changement des techniques d'impression sous la protection constitutionnelle de la liberté de la presse a soutenu, aux États-Unis, l'expansion rapide de l'industrie de la presse écrite. Sa diffusion dans les pays anglosaxons a aiguisé la division entre la langue anglaise et les langues parlées en d'autres contrées, contribuant ainsi à l'éclatement de la Première Guerre mondiale. La presse n'a pas seulement favorisé l'importance de la langue anglaise au détriment des autres langues, elle a aussi créé des divisions entre les classes sociales au sein même des pays de langue anglaise. L'accent mis sur l'alphabétisation et l'éducation obligatoire a entraîné la concentration sur les livres grand public et creusé l'écart entre l'artiste voué à l'amélioration de son art et l'écrivain préoccupé par le succès de librairie.

[...]

¹ La traduction en français de cet extrait et des autres passages en anglais de ce chapitre a été effectuée par G. Tremblay.

² Le mot « biais » rendant bien imparfaitement le sens du mot anglais « *bias* », nous avons préféré cette périphrase pour traduire l'extrait suivant : « *the character of the medium of communication tends to create a bias in civilization favourable to an overemphasis on the time concept or on the space concept* ».

L'influence de la mécanisation sur l'édition industrielle s'est manifestée par l'importance croissante de l'éphémère. La superficialité est devenue essentielle pour répondre aux demandes variées d'un grand nombre de gens et a été développée comme un art par ceux qui se vouent à la satisfaction de ces demandes. La radio a exacerbé l'importance de l'éphémère et du superficiel. Au cinéma comme dans les programmes radiodiffusés il est devenu nécessaire de rechercher le divertissement et l'amusement. Les exigences des nouveaux médias ont été imposées aux anciens, journal et livre. Par ces fulgurants développements, le temps a été annihilé et il est devenu de plus en plus difficile d'assurer la continuité ou d'appeler à une prise en considération de l'avenir (...) Nous serions bien avisés de nous rappeler les mots de George Gissing : "Le temps, c'est de l'argent – affirme le dicton populaire connu dans tous les pays et à toutes les époques. Retournez-le et vous découvrirez une précieuse vérité : l'argent, c'est du temps".

Permettez-moi ici une digression sur les effets de ces tendances sur nos universités. William James a soutenu que le *leadership* de la pensée américaine "était en train de migrer des universités vers les magazines à dix cents". Aujourd'hui, il aurait pu défendre l'idée que ce *leadership* passe à la radio et à la télévision. Mais il est encore nécessaire d'affirmer comme Godkin au siècle dernier qu'il "n'y a probablement pas de manière plus radicale de mettre en péril le bonheur et le progrès des États-Unis que de maintenir à l'écart les diplômés des collèges et universités par une quelconque proscription maintenue durant quelques générations. Sinon, pourrions-nous drainer si drastiquement les réserves en force de caractère, d'ambition et de culture qui constituent une si grande part de la vitalité nationale ?". Par culture, il entendait "l'art de faire avec aisance ce qu'on n'aime pas faire. C'est la maîtrise des facultés au service de la volonté."

Si nous osons utiliser cette définition, nous sommes en même temps conscients de la tendance que nos universités ont d'ajouter des cours parce que les étudiants aiment les suivre ou parce qu'ils leur seront utiles après leur diplomation et qu'ils les aideront à gagner plus d'argent. Par ailleurs, certains cours sont offerts parce que des professeurs aiment les donner, parce qu'un cours additionnel contribue à la croissance du département et à l'augmentation du budget, et parce qu'il aide quelqu'un à se maintenir à jour. Ces tendances traduisent des préoccupations pour l'information. Elles sont soutenues par l'industrie des manuels et par d'autres industries qui peuvent être décrites comme des industries de l'information. L'information est fournie en grande quantité dans les bibliothèques, les encyclopédies et les livres. Elle est propagée dans les universités par les nouveaux médias de communication incluant les films, les haut-parleurs, et la radio et la télévision qui pointent à l'horizon.

Le personnel et les étudiants sont évalués pour leur aptitude à diffuser et à recevoir de l'information [...] Une grande armée de personnels de recherche et d'étudiants est ainsi conscrète pour simplifier le langage et rendre plus facile l'apprentissage de la langue anglaise, permettant à un plus grand nombre de personnes de lire et d'écrire des textes plus lisibles. J'ai essayé d'utiliser régulièrement le terme information bien que je sois conscient que le mot juste est "éducation". George Gissing a évoqué "la foule des semi-éduqués, caractéristique de notre temps. L'éducation est une chose dont seuls quelques-uns sont capables... seule une faible proportion tire profit de vos plus grands efforts". "Claironner le triomphe de la connaissance humaine me semble pire qu'enfantillage; maintenant, comme toujours, nous ne savons qu'une chose : nous ne savons rien."

La relative capacité d'adaptation de sujets variés à la transmission mécanique menace de détruire l'unité de l'université. "L'Université, en ce qu'elle se distingue d'un institut technique, n'a pas d'autre raison d'être que d'enseigner que la fleur de l'énergie vitale est la Pensée, et que l'intellect plutôt que l'instinct constitue la plus haute forme de la Volonté surnaturelle." Elle a tendance à devenir un agrégat de départements insatiables obsédés par leurs intérêts pécuniers où celui qui réussit le mieux est celui qui fait preuve de la plus grande superficialité ou de la plus grande utilité. Les gouvernements se sont montrés insensibles à l'importance cruciale que les universités maintiennent leur unité dans l'équilibre et ont plutôt répondu aux attentes de développement de sujets spécifiques, avec pour résultat que la préoccupation pour l'unité s'est trouvée travestie en cet étrange et inélégant rassemblement de départements concurrents qu'on appelle l'université moderne »,

S'il n'utilise pas explicitement l'expression « industrialisation de la formation », H. Innis en évoque cependant la réalité et en prend en compte les composantes principales : mécanisation de la communication, reproduction à grande échelle des messages et, en bout de ligne, marchandisation. De fait, lorsqu'il évoque l'impact de la technologie sur l'éducation, il le relie indissociablement aux effets de marché qu'il induit : c'est parce qu'elle pousse à la diffusion de masse que la

production de livres imprimés agit insidieusement sur l'éducation en attirant les auteurs vers les produits à succès et les marchés grand public. Or, il redoute ce désir de plaire, de séduire. Il craint – et en cela il n'est pas très éloigné de la pensée des philosophes de l'École de Francfort¹ – que ce désir ne favorise une culture de la facilité, aux antipodes de sa propre conception, qui exige effort d'émancipation et maîtrise de soi. Aussi s'en prend-il à l'approche utilitariste de la formation universitaire qui, selon lui, résulte de l'extension des procès de marchandisation et d'industrialisation et qui tendrait à faire de l'université une vaste école professionnelle répondant aux besoins de main d'œuvre des entreprises.

Comme les théoriciens de l'industrie culturelle M. Horkheimer et T. Adorno (1974), il considère en effet que l'industrialisation de la culture, de l'information et de l'éducation uniformise vers le bas. Il tire donc la sonnette d'alarme : la dérive de l'industrialisation qui porte à concevoir les pratiques universitaires comme des marchés visant à satisfaire le goût des étudiants et les intérêts des professeurs, respectivement perçus comme des clients et des fournisseurs, entraîne les universités dans la mauvaise direction. Pour lui, l'université est d'abord et avant tout un lieu de formation de la pensée.

Pour mettre en perspective sa position et en montrer l'originalité et la fécondité, il est intéressant de la confronter à celle de M. McLuhan², dont il est souvent présenté comme le père spirituel et qui revendique d'ailleurs explicitement sa filiation par rapport à lui dans sa préface à une réédition de *Empire and Communication* en 1972 ainsi que dans son introduction à une réédition de *The Bias of Communication* en 1977. En réalité, entre H. Innis et M. McLuhan il ne faut pas sous-estimer les différences qui sont trop souvent escamotées dans les présentations homogénéisantes que l'on fait de « l'École de Toronto »³.

M. McLuhan mentionne à plusieurs reprises la question de l'éducation dans son œuvre, mais le texte qu'il publie avec G. Leonard est l'un de ceux dans lesquels il s'y étend le plus longuement et le plus systématiquement. Comme H. Innis, M. McLuhan et G. Leonard établissent un lien entre éducation de masse et société industrielle, car, pour eux, l'une et l'autre résultent de la mécanisation, de la fragmentation et de la spécialisation des tâches. Ces éléments orientent alors ces auteurs vers une analyse des caractéristiques de la technologie davantage que vers une approche de l'économie, sur laquelle ils passent rapidement. Pour eux, les possibilités offertes à l'éducation par les technologies d'information et de communication sont fascinantes ; la télévision, par exemple, est une porte ouverte sur le monde, un fantastique outil d'interaction et de création

¹ Horkheimer et Adorno [1947] 1974.

² McLuhan [1962] 1967, 1969, [1964] 1977.

³ Tremblay 2008.

qui révolutionnera l'enseignement traditionnel : « La télévision aidera les étudiants à explorer le monde et à interagir avec un environnement aux dimensions étendues [...] Elle sera utilisée pour l'engagement et la communication bidirectionnelle soit avec d'autres personnes soit avec des systèmes environnementaux. Elle ne servira certainement pas à faire des cours magistraux ni à reproduire la classe traditionnelle¹ ».

La technologie n'est cependant pas le seul facteur en cause ni même, étonnamment chez M. McLuhan, le facteur principal. Faut-il y voir l'influence de G. Leonard, lequel se définit d'abord et avant tout comme un pédagogue ? C'est tout à fait possible. Toujours est-il que c'est la définition des rôles dans la relation pédagogique qui est présentée comme l'élément déterminant pour l'avenir du système éducatif : « La même technologie qui suscite maintenant un nouveau type d'éducation crée les conditions pour l'atteindre. Les nouvelles ressources éducatives, si importantes soient-elles, ne sont cependant pas aussi fondamentales à l'enseignement de demain que le renouvellement des rôles dévolus à l'étudiant et à l'enseignant. Les citoyens du futur aspireront beaucoup moins à une uniformité de fonction ou de vision. Tout au contraire, ils seront récompensés en fonction de la diversité et de l'originalité² ».

À l'opposé de celle d'H. Innis, la conception mcluhanienne de l'éducation met l'accent sur le jeu, le plaisir et la créativité : « Si l'étudiant du futur pourra être comparé à un enfant qui s'amuse, il ressemblera aussi à un artiste au travail³ ». Nous sommes donc loin de la pédagogie de l'effort émancipateur. En somme, le point de vue de M. McLuhan et de G. Leonard est proche de celui des tenants des pédagogies actives pratiquées à l'époque par les « libres enfants de Summerhill⁴ », par les tenants de l'« éducation nouvelle » ou ceux de l'approche de C. Freinet fondée sur l'expression des enfants : aucune référence à la dimension industrielle des transformations en cours.

Ainsi se marque la différence fondamentale entre les points de vue respectifs d'H. Innis et de M. McLuhan et G. Leonard : tous trois placent les technologies de l'information et de la communication au cœur des mutations du système éducatif, tout en s'éloignant, les uns et les autres, de l'approche déterministe qui leur est souvent prêtée. Plus exactement, ils font semblablement intervenir ce que l'on pourrait appeler des « variables intermédiaires ». En revanche, deux traits distinguent leurs approches respectives. D'une part, chez H. Innis, la variable intermédiaire se trouve du côté de l'économie alors que, dans la perspective de M. McLuhan et G.

¹ McLuhan et Leonard 1967.

² *Ibidem.*

³ *Ibidem.*

⁴ Neill [1960] 1971.

Leonard, elle est plutôt du côté de la pédagogie. D'autre part, H. Innis voit dans la généralisation des usages des technologies d'information et de communication en éducation des raisons de s'inquiéter sérieusement, alors que M. McLuhan et G. Leonard y puisent des motifs d'optimisme. Force est de reconnaître que l'histoire a corroboré la pertinence des craintes d'H. Innis concernant la tendance à transformer les universités en marchés de la formation. Cependant, elle a aussi donné raison à M. McLuhan et G. Leonard sur la généralisation de l'informatique et des réseaux et de leur utilisation dans la formation à tous les niveaux. Toutefois, elle n'a pas confirmé – pas encore, diront certains – leur vision d'une salle de classe sans mur et totalement interactive, où les élèves s'amuseraient en satisfaisant leur soif insatiable d'apprendre.

Pour H. Innis l'industrialisation de la formation et sa marchandisation sont des menaces sérieuses pesant sur la mission principale des universités et sur l'apprentissage de la pensée, envisagé comme l'exercice de la volonté contre les penchants naturels à la facilité. Pour M. McLuhan et G. Leonard, les technologies de l'information et de la communication constituent les outils indispensables à la mise en place de la pédagogie du monde moderne globalisé, qui valorise l'interaction, la participation et la diversité. Les uns et les autres soulèvent des questions d'une brûlante actualité sur le rôle des médias en éducation. Celles d'H. Innis sont motivées par son désir de préserver les valeurs fondamentales de la formation universitaire contre l'industrialisation ; celles de M. McLuhan et de G. Leonard visent l'adaptation de l'enseignement au nouvel environnement technologique.

L'on peut y voir la différence entre deux pensées influencées, l'une, par un biais temporel et préoccupée par la durée, la préservation des valeurs, l'autre, par un biais spatial et motivée par l'adaptation à un nouvel environnement. En forçant un peu le trait, l'on pourra aussi soutenir que pour le premier, l'industrialisation est un problème, tandis que, pour les seconds, elle est une solution.